



**L'île des anamorphoses**  
version de Guylaine Lagravere

La première page de cette nouvelle était blanche, pâle et plissée, affreusement déserte. Toute empreinte. Verbale ne figurait plus sur le papier jauni. Pourtant, sur les pages suivantes, apparaissaient ça et là, un mot, un pronom personnel, le nom d'un site ; un point noir, telle une brûlure, sanctionnait le centre de chacune des pages et semblait symboliser un puits sans fond. Le livre était de taille, dégageant un sentiment profond d'abandon. L'auteur aurait-il délaissé son ouvrage ? Guylaine éprouvait de la compassion pour cet auteur féminin. D'une main tremblante, elle parcourait langoureusement les pages presque vierges. L'encre épuisée et inodore griffonnait les deux dernières pages. Cependant, la jeune femme savourait dans cette œuvre suspecte et retenue, la légèreté d'une âme. Chaque feuille sifflait une note douce, jouant du bémol à tout vent. Le pli central de l'ouvrage s'était-il empiffré l'anecdote, jadis écrite ? Pourtant, Guylaine soupçonnait l'auteur d'avoir eu le syndrome de la page blanche, négociant, tout de même, avec son talent afin de poser quelques mots au fil de son récit. Le papier avait absorbé toute l'encre réservée aux pages mélancoliques, celles qui arrachaient en quelques lignes émouvantes les larmes apprivoisées du lecteur et qui indiquaient l'état dépressif et vain dans lequel errait le prisonnier de « cette » histoire inédite. Autour de l'œuvre se disputaient des odeurs de tabac froid et des vapeurs d'alcool fort ; une fumée odorante et hallucinogène s'échappait de ces quelques pages affolantes et secrètes. L'auteure, malicieuse et déboussolée, avait mis par écrit la réalité de sa Vie mais l'encre utilisée s'était évaporée au contact du papier.

La version pâle de cette œuvre littéraire rendait l'histoire inaccessible. Le lecteur revendiquait le droit de savoir pourquoi ce livre, acheté neuf et aux pages regorgeant de mots, de phrases, de symboles, finissait, tout d'un coup, dans un état clinique aussi préoccupant. L'écrivaine brisée traquait sa mémoire, saisissait sa plume impuissante, appelait dieu à son secours, demandait pardon à son héroïne pour cet état dépressif dans lequel elle l'avait plongée. De longs doigts atrophiés par l'arthrose bavaient sur ces pages insipides, ma mémoire déperissait, je m'impliquais dans les relents d'odeurs nauséabonds et je bravais avec courtoisie et méthode « la blouse blanche » qui se



plaisait à croire que ma santé psychologique défaillante relevait d'un traitement purement médical mais ne pouvait être un appel subtil de l'âme.

Je me cramponnais aux barreaux de cette porte grillagée et dégoûtante tenant dans ma main couverte d'hématomes le livre insolite. Ma voix se détachait de mon corps en plaintes successives et poignantes. « La blouse blanche » avait raison de mon trépas en plongeant ma carcasse dans un brouillard opaque. Je tombais sans être retenue et me fracassait le crâne sur le sol carrelé de cette pièce inhumaine qui reniflait l'électrochoc et l'inconscient désabusé. Pourtant, dans cet espace quantique, le livre achevé, hallucinant de Conscience Universelle, illuminait mon enveloppe charnelle et abreuvait mon subconscient.

Un miroir courbe et réfléchissant de vérité, placé au dessus de moi, remettait les mots de ce bouquin à leur place.

Le livre achevé était à ma portée. Je le tenais fermement sur mon cœur. Il était sublime dans son intégrité. Je n'avais pas dé péri. Je l'avais bien écrite cette œuvre littéraire. Elle était signée de ma main experte.

En fin d'ouvrage, un œil persévérant et curieux pouvait apercevoir, suivant un angle bien précis, l'image iconique de Marie, sublime femme du royaume christique.

La page était d'une luminosité sacerdotale et apaisante.